

de C. à O.

« Haha. En bas, ils vont penser que je suis devenue folle. Pourtant, je n'ai jamais été plus sensée. Pour la première fois de ma vie, je suis vraiment sensée. Tous ! Qu'ils me voient tous !... »

Arthur Schnitzler, *Mademoiselle Else*.

« *And it seems to me you lived your life
Like a candle in the wind.* »

Elton John, « Candle in the Wind ».

Je m'en souviens encore.

Maman a quitté notre maison un jeudi 27 avril 1969. C'était une fin de journée. L'heure de la mélancolie à la campagne. Ma sœur Sarah et moi rentrions d'une balade. Je ne peux pas effacer cette date de ma mémoire ; cette nuit-là, un drame a explosé à l'étage des parents.

Vociférations, hurlements. Avec Charles, mon petit frère, nous sommes restés blottis l'un contre l'autre. Une porte claquait, une autre s'ouvrait, et les cris de maman retentissaient. Papa la frappait-il ? Il prononçait le nom d'un autre homme en l'insultant. Cette fois, maman allait partir, j'en étais persuadée. Je l'ai entendue dire qu'elle ne reviendrait plus à Park House, ni à Althorp, « plus jamais dans ce maudit château ». Nous habitons le maudit château.

Puis le silence est tombé comme si l'un des deux était mort ou les deux. Charles et moi sommes restés main dans la main, sidérés ; il avait cinq ans, moi trois

de plus. La nurse nous a emmenés, maman lui avait demandé de réunir les enfants « tout de suite » ; une telle précipitation ne pouvait rien présager de bon.

Mes sœurs aînées Sarah et Jane, mon petit frère et moi avons monté l'escalier qui menait aux appartements des parents les uns derrière les autres en traînant les pieds. La veille, entre les cris, j'avais entendu les mots *divorce*, *amant*, Charles ne connaissait pas leur signification, je me suis gardée de lui expliquer, il comprendrait bien assez tôt.

Maman, habillée pour sortir, parlait vite, cherchait la façon de nous dire les choses, et cela devait contribuer à son énervement, bref, entre deux souffles, nos craintes furent confirmées, elle nous annonça qu'elle quittait notre père, puis, après un long silence, elle ajouta qu'elle ne nous abandonnait pas pour autant. Comment pouvait-elle quitter notre père sans nous laisser puisque nous habitons tous à Park House ? Elle n'habiterait donc plus avec nous ? Cela me semblait impensable. Comment une mère pouvait-elle vivre sans ses enfants ?

Jane lui a posé la question, ses valises alignées dans l'entrée étaient sa réponse.

Elle nous a embrassés tous les quatre, tour à tour, sur une seule joue, pour aller plus vite. J'ai à peine eu le temps de respirer son parfum, de sentir le froid de ses boucles d'oreilles sur mon visage, et elle a dévalé l'escalier tout en promettant de revenir nous voir. Charles m'a regardée, incrédule, l'empreinte du rouge à lèvres de notre mère sur la joue.

Les promesses faites sans regarder dans les yeux ne

valent rien, disait Grannie. Pour une fois, elle avait raison.

Je me suis assise sur les marches, je l'ai regardée monter dans la voiture, le maître d'hôtel a fermé sa portière, puis le coffre. Fini les baisers de maman le soir, les Noël's en famille, les œufs de Pâques dans les buissons. Il ne m'en resterait que le souvenir.

Elle a laissé ses quatre enfants, sans nous adresser un signe de la main. Sarah, Jane et Charles sont remontés dans leurs chambres, moi, je suis restée dans l'escalier.

Je suis la troisième fille, mes parents espéraient un fils. Leur mésentente a commencé avec moi. Maman n'était pas capable de donner un garçon aux Spencer. Une troisième fille, c'était une catastrophe ! Je suis cette déception ambulante.

Les pneus de la voiture ont crissé, les graviers ont jailli comme des projectiles, le coupé a franchi le portail, maman voulait vivre dans le monde, loin de Park House, loin des six mille hectares de bois et de prairies d'Althorp, loin des siècles d'histoire, loin de nous.

Maman a choisi la liberté.

Assise sur les marches en marbre, les fesses glacées, j'attendais son improbable retour. Maman n'est pas revenue, ses yeux étaient secs quand elle est partie. Si elle n'avait pas su retenir ses larmes, elle ne serait pas partie. Elle dominait ses sentiments. Moi, je pleurais.

Cent soixante kilomètres séparent le Norfolk de Londres. Trois heures plus tard, je me suis dit que je pouvais remonter dans ma chambre, il n'y avait plus rien

à espérer. Maman partait s'installer à Londres avec un homme qui n'était pas notre père. Elle bravait la critique et gagnait sa liberté.

Mon petit frère Charles avait à peine quatre ans quand il m'a demandé pourquoi nos parents se disputaient. Maman m'avait recommandé de le protéger, sans me donner la réponse à cette question.

Charles voulait consoler notre père. Nous avons enfilé nos robes de chambre et, sa petite main dans la mienne, nous avons traversé la longue galerie sur les murs de laquelle étaient suspendus les portraits de nos aïeux. Celui des parents serait bientôt décroché et laisserait une tache poussiéreuse. Père n'a pas répondu à notre émotion, il a fini par nous rejoindre dans le salon, plus silencieux que jamais, et il a noyé son chagrin dans le whisky. Son épouse, l'épouse du huitième comte Spencer a préféré Monsieur Shand-Kydd, un industriel, quitte à perdre ses titres de noblesse.

Ma grand-mère n'aime que la reine mère dont elle est la confidente et l'amie depuis quarante ans.

Grannie est venue nous rendre visite le lendemain de son départ, heureuse de me dire que ma mère était méchante et qu'elle ne nous aimait pas ; elle a pris ma tête comme un objet entre ses mains en prononçant ces mots : « Mon enfant, tu es pâle comme la mort. » Puis, les paumes des

mains serrées sur mes oreilles, elle s'est reprise : « À moins que cette pâleur ne soit due à l'éclairage ? »

Ma grand-mère n'avait que faire des problèmes de sa fille, seule l'étiquette comptait. En quittant son mari, maman s'était conduite comme une femme vulgaire. On ne divorce pas dans la famille Spencer. Le suicide et le divorce sont des indécences, répétait la première dame de compagnie de la reine mère. On chuchotait dans les couloirs de Buckingham que Lady Fermoy était plus royaliste que la reine Élisabeth. Le départ de sa fille était plus qu'une grossièreté : un affront personnel, et sa rage grandissait de jour en jour. Maman serait rejetée, Grannie ne lui pardonnerait jamais. Elle préférait la reine mère à sa propre fille et maman préférait son amant à ses enfants. La détestation de sa famille était inscrite dans nos gènes. Je mettrais fin à cette particularité, à cette marque de fabrique, moi, je ne m'exposerais pas à la critique, je serais fidèle à mon mari.

Que s'est-il passé dans ma tête quand j'ai demandé à cette femme sans cœur ce qu'il adviendrait si je me tuais ? Pourquoi poser une question aussi absurde et tendre une perche à la violence de ma grand-mère ? Sur un ton d'une élégante indifférence, Grannie m'a répondu qu'on m'oublierait, parce que tout s'oublie, et que la vie continuerait. Les différends entre ma grand-mère et ma mère planaient au-dessus de ma tête. J'avais voulu tester son amour, je n'avais plus qu'à disparaître. Mes parents ne m'avaient pas désirée, maman était partie, et ma grand-mère préférait la reine à n'importe qui d'autre sur cette terre. Tous se désintéressaient de moi et de ce que j'allais devenir.

Pourtant, notre mère nous appelait « mes chéris », dans la lettre qu'elle nous avait adressée, elle demandait à ses chéris de ne pas lui en vouloir, elle partait pour un long voyage, et à son retour elle reviendrait nous chercher et nous habiterions à Londres avec elle. Que des mensonges. J'avais appris à les détecter. Quand maman nous avait dit au revoir, le bleu de ses yeux était sans profondeur, ce n'était qu'une surface pâle que rien n'animait.

Je déteste toutes les expressions doucereuses et hypocrites. C'est Carolyn Pride, mon amie dans la vraie vie, la première de la classe, surnommée « l'intello », qui un soir d'orage au château d'Althorp m'a raconté *Mademoiselle Else*, l'histoire d'une jolie jeune fille blonde en vacances dans un palace en Italie. Alors qu'insouciant, elle joue au tennis sous le soleil, une lettre transforme soudain sa *dolce vita* en une tragédie. Sa mère lui annonce que son père est ruiné et qu'elle va devoir l'aider de la façon la plus humiliante : séduire un vieil antiquaire.

Sa vie chavire. Sa mère l'aime-t-elle pour lui demander un tel sacrifice ? Que vaut une vie face au devoir filial ?

Le prénom d'Else allait devenir pour moi magique au point que je n'étais pas tout à fait sûre qu'il ne désignait pas une jeune femme ayant existé.

La lettre demandant à Else de soutirer de l'argent au riche antiquaire pour sauver son père du déshonneur

était adressée à « ma chère et douce enfant ». La mère d'Else n'imaginait pas ce qu'il adviendrait de sa « chère et douce enfant ». « Encore une fois, ne nous en veux pas, ma chère et ma douce enfant... », écrivait-elle. Ma mère, elle, écrivait à « ses chéris ».

Nous étions allongées sur le tapis de haute laine devant la cheminée, les quelques pages choisies par Carolyn ne m'avaient pas suffi, je voulais tout savoir : « Lis-moi la suite, je t'en supplie. »

Après cette lecture, Carolyn tenta de me sortir du silence dans lequel j'étais plongée, elle me demanda à quoi je pensais, m'enjoignant de parler ; je n'avais pas encore identifié le choc que ses mots (ou plutôt les mots d'Arthur Schnitzler) avaient provoqué en moi, j'étais incapable de traduire mes sentiments, de dire à quelles émotions ce texte me renvoyait. Tout était encore flou dans ma tête, mais je savais une chose, je savais que je n'oublierais pas Else, qu'un fil rouge me lierait à elle toute ma vie, qu'elle surgirait à la moindre occasion, par exemple j'avais retenu que sa tante prétendait qu'« elle faisait du genre », et ma nurse utilisait à mon endroit exactement la même expression. J'avais quelque chose d'Else. Else avait un destin, et moi aussi, il me semblait que j'en aurais un.

Ce qui lui arrivait m'arrivait : Else découvre, à mesure qu'elle lit la lettre, l'ampleur de la catastrophe qui menace son père – la ruine, le suicide. Elle sait que la partie est finie, elle est finie pour elle comme pour moi. Fin de l'insouciance pour Else, fin de l'enfance pour moi.

Ma mère ne me mêlait pas à des problèmes d'argent, elle s'excusait de préférer une autre vie à celle de notre famille. Maman ne reviendrait pas, malgré mes prières le soir, agenouillée au pied de mon lit.

Si maman ne m'aimait plus, qui allait m'aimer ?

Sur les photos de mon enfance, je souris, je souris dans mon berceau en plumetis, je souris sur mon poney gris, je souris aux côtés d'Andrew et Edward Windsor, nos voisins. Les garnements escaladaient la grille du domaine royal de Sandringham pour se baigner dans notre piscine. Charles était trop grand pour jouer à cache-cache avec nous, il courait déjà les filles. On s'en moquait, on riait et on fumait en cachette. Ma vie, qui s'annonçait belle, s'est ébréchée après le départ de maman, j'ai laissé mes poupées pour m'occuper de mon petit frère. Il est devenu mon enfant, j'étais jeune pour une telle responsabilité, mais j'ai appris ainsi qu'être mère serait le rôle que j'aimerais le plus au monde.

Après la lecture de la lettre, j'ai enfilé mon manteau, je me suis allongée sur l'herbe mouillée, j'ai regardé les étoiles et je me suis demandé qui j'épouserai. Une préoccupation banale, qui doit tourmenter toutes les jeunes filles. Else voulait « se marier en Amérique, mais pas avec un Américain, ou bien avec un Américain mais vivre en Europe ». Elle imaginait une maison avec un « escalier de marbre plongeant dans la mer »,

tandis que moi, le petit moi au fond de moi qui se cherchait, et ne savait pas toujours si c'était lui qui s'exprimait ou quelqu'un d'autre à travers lui, espérait un homme qui aimerait la nature, les animaux et les enfants, un homme qui m'aimerait. Ma grand-mère espérait un prince.

L'année suivante, le divorce de nos parents est officiellement prononcé et père nous annonce son mariage avec la comtesse de Dartmouth, Raine, fille de la romancière Barbara Cartland et mère de quatre enfants. Notre refus d'assister au mariage ne change rien à sa décision. À peine installée, Raine se met à régenter nos vies, transforme Althorp ; c'est alors que le château historique des Spencer, pour imiter la mode des années quatre-vingt, perd ses moulures, son parquet XVII^e et son élégance.

Raine était une caricature de comtesse. Avec ses mises en plis et ses jupons volumineux qui ne passaient pas sous les porches, elle déclenchait en moi des élans de violence ; j'aurais aimé la pousser tout habillée dans la piscine et qu'elle disparaisse engloutie sous ses jupons. Il s'en est fallu de peu. Un prince charmant a sauvé Blanche-Neige des griffes de sa belle-mère. Grand-mère avait-elle raison ? Me fallait-il un prince ?

Les photos de l'adolescente ne ressemblent pas à celles de la petite fille. À quatorze ans, je suis moche, j'ai l'air d'une fille butée, une Anglaise aux joues couperosées, aux jambes blanches, droites comme des poteaux. J'oscille entre l'enfant boudeuse et l'adulte mal dans sa peau.